

La Châtaigneraie trouva facilement un témoin des plus puissants de la cour : François de Lorraine, futur duc de Guise.

Pour Jarnac, il semble qu'on lui ait donné d'office le Grand Ecuyer de France, Claude de Gouffier, marquis de Boisy.

Les deux parrains se réunirent et convinrent ensemble des conditions du duel. « ...Le duel sera à toute outrance, et ne sera vaincu sinon celui qui restera mort au camp ou bien qu'il dit qu'il se rend... Fait à Saint-Germain-en-Laye, ce sixième jour de juillet 1547. »

Préparée avec un grand luxe de publicité, la rencontre suscitait dans la France entière un intérêt inimaginable. Les curés en entretenaient leurs ouailles dans leurs sermons. Des partis se formaient pour l'un ou l'autre des combattants, on faisait dire des messes pour le succès de l'un ou de l'autre. Dans l'armée, deux mois après le duel, les partisans des deux champions s'y battaient encore.

Le dimanche 10 juillet au matin, le spectacle commença sur l'esplanade où on avait clôturé le champ du combat et dressé alentour des estrades et des tentes.

Le roi, suivi de la famille royale au premier rang de laquelle se trouvait Antoine de Bourbon-Vendôme, allait prendre place sur l'estrade centrale, suivait ensuite tous les grands personnages du moment.

Chacun des adversaires avait sa tente d'apparat. Dès qu'Henri II fut assis, les tambourins battirent ; les trompettes sonnèrent, et le héraut du roi s'avança pour lire la proclamation.

Les deux adversaires sortirent alors, l'un après l'autre de leurs tentes ; La Châtaigneraie, considéré comme l'assaillant sorti le premier accompagné de son parrain et de son escorte. Jarnac, considéré comme l'assailli, sorti le second, accompagné du marquis de Boisy et suivi des siens.

On vérifia les armes, une grande épée de combat, puis deux dagues « l'une fort longue, pendante sur la cuisse, et l'autre fort courte, fichée dans la

bottine » ; et enfin, chaque combattant avait au bras gauche un bouclier attaché avec un brassard de cuir.

Jarnac et La Châtaigneraie se jetèrent l'un contre l'autre furieusement. Le combat devait se dérouler comme Henri II l'avait prévu. L'avantage était pour La Châtaigneraie. Quoiqu'il se protégea des coups de son adversaire, Jarnac s'épuisait visiblement. Jarnac n'ignorait point son infériorité physique ; depuis quelques jours, il se faisait préparer à ce combat par un spadassin italien nommé Chiesa, qui lui avait donné l'idée d'exiger un bouclier, indispensable pour la botte secrète qu'il lui enseignait.

A l'instant où on le jugeait perdu, Jarnac, se couvrant de son bouclier, s'approchât de son adversaire et lui porta deux formidables coups d'épée qui lui tranchaient le jarret de la jambe gauche. Les muscles sectionnés, La Châtaigneraie s'écroulait ; la partie était perdue, Jarnac ayant la possibilité de l'achever.

Jarnac s'adressant à La Châtaigneraie :

« Rends-moi mon honneur et demande merci à Dieu et à ton roi. »

La Châtaigneraie se taisant, il se dirigeait vers la tribune, mis un genou à terre :

« Sire, je vous donne mon adversaire. Daignez m'estimer homme de bien. Pardonnez aux fautes de notre jeunesse. Prenez-le sire, en considération de votre glorieux père, qui nous a nourris tous les deux. »

Henri II réfléchissait sans répondre, alors Jarnac revint au vaincu qui se traînait pour essayer de reprendre les armes

« Ne bouge pas, lui criait Jarnac. Ne bouge pas ou je te tue. »

« Tue-moi donc ! »

Le vainqueur revenait vers le roi :

« Prenez-le, Sire, il est vôtre. Je vous donne sa vie, et je demande à Dieu que ce brave chevalier puisse encore vous servir dans un jour de bataille. »

Le roi n'ouvrait toujours pas la bouche. Le vainqueur ne sachant plus que faire s'adressait pour la troisième fois à son adversaire :

« Vivonne, mon ancien camarade, Vivonne, implore ton Créateur, et soyons encore amis. »

Mais La Châtaigneraie ne voulait rien implorer. Son sang imbibait la piste, alors le connétable de Montmorency sentait qu'il devait intervenir :

« Sire, dit-il, en lui montrant son malheureux champion, regardez, car il le faut ôter. »

Reprenant enfin conscience, le roi faisait signe d'enlever le blessé qui était emporté dans sa tente. Le roi, soufflé sans doute par Montmorency, embrassa le héros du jour, en déclarant sentencieusement ces paroles qu'il avait sans doute préparées pour un autre vainqueur :

« Vous avez combattu en César et parlé en Aristote. »

Tandis que Jarnac repartait sous les ovations, sous sa tente, le malheureux, ne voulant pas survivre à sa défaite, arracha ses emplâtres et rendit ses plaies plus grades qu'elles n'étaient, par ses mains, ses doigts et ses ongles, contre la force de tous ceux qui le tenaient et contre ses chirurgiens. Ce fut là, du moins, la version de Brantôme.

Il n'était pas certain qu'avec les moyens de l'époque, on eût pu de toute façon empêcher les plaies du Poitevin de se gangréner. En tous cas, il mourut au bout de trois jours, ce qui dut émouvoir assez les assistants pour que désormais les duels fussent interdits par l'autorité royale.